

*Claude Vigée et le « mystère de l'instant futur »  
Une pensée poétique de l'émerveillement et de l'épreuve*

par Anne Mounic

La pensée se transmet par l'œuvre, mais celle-ci connaît dans sa réception une temporalité qui n'est plus celle de sa conception. Le lecteur reçoit un accompli qui va poursuivre en lui son inachèvement selon des voies différentes de celles de son auteur. On se trouve alors en présence de cette intersubjectivité heureuse qui caractérise l'esprit du récit et, mieux encore, son utopie. L'essence même de la poétique est en effet de construire ce « lieu de nulle part »<sup>1</sup> que nomme Claude Vigée, mais aussi Novalis : « Les contes ne sont tous que des rêves de ce monde, notre intime patrie, qui est partout et nulle part. »<sup>2</sup> Rilke l'explore également, « ce Rien sans lieu, ce Nulle Part : / le Pur, vierge de tout regard, que l'on respire / et que l'on connaît infiniment, sans désir de conquête ».<sup>3</sup> Les Cabalistes en font des Palais, fruits de la lumière que se donne l'esprit par la parole : « Ces palais n'existent ni dans la volonté ni dans la pensée, on les touche, mais ils ne sont pas touchés. En ces palais résident les secrets de la confiance. Toutes ces lumières procédant du secret de la pensée suprême sont appelées Infini (*Eyn-Soff*). »<sup>4</sup> Ce lieu de la conscience et de la liberté est paradoxal, car éminemment singulier mais aussi partagé par tous. Le poète s'en fait le spécialiste, le pionnier et le plus fidèle explorateur. Ses lecteurs pénètrent son monde en y apportant leurs propres images. Nous pourrions parler de malentendu, comme le fait Albert Camus, s'il n'y avait pas partage. Nous portons en quelque sorte la pierre de l'autre en le lisant, et il porte la nôtre en écrivant, comme dans cette nouvelle qui clôt *L'Exil et le royaume* (1957) d'Albert Camus, et nous nous asseyons ensemble de sorte que recommence la vie. Voici la fin de la nouvelle : « Les yeux fermés, il saluait joyeusement sa propre force, il saluait, une fois de plus, la vie qui recommençait. Au même instant, une détonation éclata qui semblait toute proche. Le frère s'écarta un peu du coq et se tourna vers d'Arrast, sans le regarder, lui montra la place vide : 'Assieds-toi avec nous.' »<sup>5</sup>

L'œuvre est indissociable de l'idée de commencement, elle-même solidaire de la notion de sujet. Le poète naît dans le poème qui chez son lecteur initie une autre voie. Considérant dans ma perspective l'œuvre de Claude Vigée, je voudrais éclairer ce « mystère de l'instant futur »<sup>6</sup> dont il parle dans *La Lune d'hiver* (1970) et faire sentir une fois encore toute la vigueur et la cohérence de sa pensée, qui m'a permis d'aller plus loin sur le chemin que j'avais jusque-là suivi. Le point de vue subjectif me paraît le seul à rendre compte de la réalité d'une œuvre. « On », en effet,

- 225 -

1 Claude Vigée, *Le Feu d'une nuit d'hiver* (1989). *Mon beure sur la terre*. Paris : Galaade, 2008, p. 615.

2 Novalis, *Fragments* (1798). Traduction d'Armel Guerne. Paris : Aubier Montaigne, 1973, p. 69.

3 R.M. Rilke, Huitième élégie (1922), dédiée à Rudolf Kassner. *Les Élégies de Duino, Les Sonnets à Orphée*. Edition bilingue. Traduction d'Armel Guerne. Paris : Seuil Points, 1974, p. 75.

4 *Le Zohar*, 65a, Tome 1. Traduction de Charles Mopsik. Lagrasse : Verdier, 1931, p. 331.

5 Albert Camus, *L'exil et le royaume* (1957). Paris : Gallimard Folio, 2003, p. 185.

6 Claude Vigée, *La lune d'hiver* (1970). Paris : Champion, 2002, p. 308.

« ne sent pas »<sup>7</sup>, comme le dit Michel Henry, mais il ne pense pas non plus. On peut reprocher à Descartes de réduire le moi à la seule rationalité, mais il lie également l'existence à sa seule singularité. Le sujet seul *peut*, au sens plein du terme. Claude Vigée se reconnaît dans le poète anglais G.M. Hopkins un prédécesseur en ce que celui-ci considère la vie comme une individualité active et féconde.

Je partirai donc de la rencontre et mettrai en relief dans leur cohérence les concepts clefs de la pensée poétique de Claude Vigée, essentielles, me semble-t-il, pour le poète d'aujourd'hui.

### Rencontre

J'ai rendu ma première visite à Claude Vigée le 22 octobre 2003. Je me souviens exactement de cette date puisqu'il m'a dédié ce jour-là *Le soleil sous la mer*, « avec l'amitié de Claude Vigée, qui continue son voyage vers la lumière première ». Je lui avais fait parvenir l'étude critique juste parue dans la collection de Maguy Albet, « Critiques littéraires », chez L'Harmattan, *Poésie, mobilité de l'esprit : Portes, passages, rythmes et métamorphoses*, dans laquelle, plaçant en exergue le passage des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes concernant la passe des roches tremblantes permise au navire Argos par la déesse Athéna, je définissais la poésie comme « forme de spiritualité, moderne et sans Dieu », comme « seuil, passage, rythme de l'existence sans cesse en métamorphose »<sup>8</sup>. En y repensant maintenant, je vois une commune mesure entre ce moment décisif de l'épopée des Argonautes, au Chant II, et la lutte de Jacob avec l'ange. Le franchissement des Symplégades est ainsi décrit :

Mais, au milieu des Plégades, les tourbillons du courant l'arrêtaient : tandis que, des deux côtés, les roches s'ébranlaient en mugissant, les bois de la nef restaient prisonniers. Alors Athéna s'arc-bouta de la main gauche contre un solide rocher et, de la main droite, poussa le navire pour lui faire franchir complètement le passage. Celui-ci, pareil à une flèche ailée, s'élança dans les airs ; cependant, les ornements de l'extrémité de son aplustre furent fauchés par les roches, au moment où elles s'entrechoquaient avec force. Athéna s'élança vers l'Olympe quand ils furent hors de danger et indemnes, cependant que les roches, réunies l'une à l'autre au même endroit, s'enracinèrent fortement ; car tel était le destin voulu par les dieux, une fois qu'un mortel, après les avoir vues, les aurait traversées sur un navire.<sup>9</sup>

On se souvient du passage de *Genèse* 32, que je rappelle, dans la traduction de Claude Vigée (10 septembre 2007) :

25. Et se résigna Jacob à rester seul et lutter enlacé avec lui un homme dans la poussière jusqu'à la montée de l'aube :

26. et il vit qu'il n'aurait pas pouvoir sur lui, et il le toucha dans la paume [le creux] de sa cuisse et se démit [disloqua] l'emboîture de la cuisse [hanche] de Jacob en luttant enlacé dans la poussière avec lui :

7 Michel Henry, *Philosophie et phénoménologie du corps* (1965). Paris : P.U.F., 2001, p. 148.

8 Anne Mounic, *Poésie, mobilité de l'esprit : Portes, passages, rythmes et métamorphoses*. Paris : L'Harmattan, 2003, p. 7.

9 Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Chant II, 596-607. Édition de Francis Vian. Traduction d'Emile Delage. Paris : Belles Lettres, 1976, p. 205.

27. et il dit : « renvoie-moi [laisse-moi aller], puisqu'est montée l'aube », et il dit : « Non, je ne te renverrai que tu ne m'aies béni ! »
28. et il dit vers lui : « C'est quoi, ton nom ? », et il dit : « Jacob » :
29. et il dit : « Non plus Jacob [ne] sera désormais dit ton nom, mais Israël, Lutte-Dieu, car tu as soutenu le combat avec Elohim et avec des hommes [mortels], et tu as eu pouvoir » [littéralement : « tu as pu »]
30. et questionna Jacob et il dit : « Dévoile-moi [raconte-moi] s'il te plaît ton nom ». et il dit : « Pourquoi donc cela, que tu m'interroges sur mon nom ? », et il le bénit là même :
31. et appela Jacob le nom du lieu Peniël, faces d'El, « car j'ai vu Elohim visage contre visage, et mon âme a été sauvée » :
32. et se leva [rayonna] sur [pour] lui le soleil alors qu'il passait Penouël, et lui claudique [boite] sur sa cuisse [hanche].<sup>10</sup>

Les deux moments critiques ont ceci en commun qu'ils constituent une épreuve initiatique unique. Henri Meschonnic relève, dans ce passage ainsi que dans l'épisode du songe de l'échelle, l'usage de hapax, c'est-à-dire de termes qui n'apparaissent qu'à ce moment et en font un événement « exceptionnel »<sup>11</sup>. Jacob vient de passer la « passe du Yaboq »<sup>12</sup> (*Au commencement*, 32, 23) et demeure seul. Les Argonautes, sur leur nef dont une poutre est taillée dans le bois oraculaire de Dodone, – l'aventure est liée au récit que l'on en fait ; telle est l'épopée – pris dans le tourbillon, furent saisis de « la plus terrible des épouvantes »<sup>13</sup>. Puis, une fois l'épreuve surmontée, les roches se figent, de même que Jacob conserve sur lui la trace de son étreinte avec l'ange. Notons aussi que Jason reçut cette épreuve après avoir traversé « à pied le cours de l'Anauros grossi par l'hiver »<sup>14</sup>, perdant une de ses sandales, ce qui le conduisit à paraître devant Pélias chaussé d'une seule, ainsi que l'oracle avait annoncé la venue du danger. Dans les deux cas, l'aventure à son terme se fige, dans la claudication de Jacob ou l'immobilité des roches ; il faut donc délier le passé de son fardeau rétrospectif afin de rendre possible l'avenir.

Ce qui distingue ces deux épisodes est aussi important que ce qui peut les rapprocher. Tout d'abord, même si Jason, fils d'Aeson et d'Alkimède, est le personnage majeur de l'épopée des Argonautes, l'aventure est collective. C'est Orphée qui est nommé tout d'abord, au Chant I, où nous est donné la liste des héros qui embarquèrent sur le navire Argô. Le lien de cette épreuve avec le langage, ici poétique, est donc attesté une seconde fois. Le langage joue un rôle décisif également dans l'épisode de la lutte avec l'ange puisque Jacob interroge son adversaire sur son nom et y gagne lui-même un nom supplémentaire. Toutefois, c'est à lui-même, à sa vigueur et à sa présence d'esprit, qu'il doit cette désignation de celui « qui a eu pouvoir », ou qui a pu. Les Argonautes doivent la vie sauve à l'intervention d'Athéna. La façon dont le divin se mêle des affaires humaines dans chaque cas s'avère très différente. Les Argonautes doivent leur salut à l'intervention surnaturelle d'Athéna, par ailleurs déesse de l'intelligence pratique. Jacob affronte l'ange « visage contre visage » en une intersubjectivité, un échange entre Je et Tu, qui porte toutes les marques du mouvement de retour sur soi, sans autre but que lui-même, de la conscience réflexive, mouvement

10 Claude Vigée, traduction de *Genèse* 32, 25-32, in Anne Mounic, *Jacob ou l'être du possible*. Paris : Caractères, 2009, p. 27.

11 Henri Meschonnic, *Au commencement*. Traduction de la Genèse. Paris : Desclée de Brouwer, 2002, p. 327.

12 *Ibid.*, p. 159.

13 Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, Chant II, 578, *op. cit.*, p. 204.

14 9, Chant I, in *ibid.*, p. 50.

que Claude Vigée qualifie d'« inceste heureux »<sup>15</sup>. Il permet « l'identification substantielle », évitant alors le rapport indirect au monde et à la vie que révèlent « symbole, analogie, simple allégorie même »<sup>16</sup>. La figure de Jacob s'associe avec l'idée de redoublement et de puissance. Par ailleurs, il est la voix. Tous ces éléments en font la figure poétique par excellence. Claude Vigée, dès son plus jeune âge, ne s'y est pas trompé. Et il s'associe, en tant que poète, à un mouvement décelable chez certains philosophes et écrivains de notre époque, qui tend à contester le désarroi du sujet aux prises avec son propre décentrement. C'est ainsi que dans mon étude sur l'œuvre de Claude Vigée, parue en 2005, j'ai établi des rapprochements avec la pensée de Kierkegaard, mais également avec celle de Michel Henry. J'ai ajouté par la suite Chestov, abordé par le biais de Benjamin Fondane, sur la question essentielle de la liberté. La pensée de Robert Misrahi éclaire également la notion de conscience réflexive, de liberté et de commencement.

Je voudrais tenter de montrer l'extrême importance de ce point de vue qui restaure le sujet dans ses prérogatives, même si nous pouvons les qualifier de paradoxales, et qui équivaut à une critique de la pensée occidentale.

### *La circoncision de Dieu*

J'ai insisté, sans être toujours entendue, sur l'importance du passage de *La Lune d'hiver* (1970) concernant le sacrifice d'Abraham et ce que Claude Vigée a très audacieusement nommé « circoncision »<sup>17</sup> de Dieu. Méditant sur la Genèse pour son œuvre capitale, en quatre volumes, *Joseph et ses frères* (1933-1943), Thomas Mann avait lui aussi entrevu la dimension décisive de l'alliance d'Abraham, dont il fait un acte fondateur de la conscience réflexive, et donc du récit : « Cet Abraham est, dans une certaine mesure, le père de Dieu. [...] Voilà l'origine de l'alliance que le Seigneur conclut avec Abraham et qui n'est que la confirmation formelle d'une réalité intérieure. Ce qui caractérise cette alliance, c'est qu'elle est conclue dans l'intérêt des deux parties avec la sanctification de l'un et de l'autre comme ultime objet. L'interpénétration des besoins divins et humains y est telle qu'à peine on peut dire de quel côté est venue la première impulsion vers une action commune, si c'est de Dieu ou de l'homme. En tout cas, ce qui s'exprime dans cette alliance, c'est que la sanctification de Dieu et celle de l'homme figurent un double processus, sont 'liées' l'une à l'autre de la façon la plus étroite. »<sup>18</sup> L'alliance instaure la continuité de la conscience dans l'histoire, à partir du discours singulier qui transcende l'immédiat et en repousse les limites. Claude Vigée poursuit cette réflexion en attribuant à la parole sa qualité réparatrice. Par le langage, l'être humain transcende le tragique de sa condition ; le sacrifice n'a pas lieu et, dans le même mouvement, l'homme intègre sa propre histoire. Sa parole, dans ce dialogue avec Dieu, figure de son devenir, devient « fécondante »<sup>19</sup>. Dans cette puissance que le sujet s'arroge par ce que

15 Claude Vigée, *Journal de l'Été indien* (1957). Saint-Maur : Parole et Silence, 2000, p. 44.

16 *Ibid.*, p. 43. Sur cette question, voir Anne Mounic, « Benjamin Fondane et Claude Vigée, ou « La 'soif' de l'arbre de vie », in *Benjamin Fondane et Claude Vigée : Le questionnement des origines*. Paris : Honoré Champion, 2014, pp. 207-208.

17 Claude Vigée, *La lune d'hiver*, *op. cit.*, p. 355. Je suis heureuse de trouver chez Hemut Pillau (voir p. 54 et suiv.) un écho de mon insistance sur l'importance de ce passage et de ce motif.

18 Thomas Mann, « Freud et l'avenir » (1936), in *Noblesse de l'esprit*. Traduit de l'allemand par Fernand Delmas. Paris : Albin Michel, 1960, p. 200.

19 Claude Vigée, *La lune d'hiver*, *op. cit.*, p. 356.

Chestov et Fondane nommeraient son *audace*, nous retrouvons ce « Je peux » que met en exergue Michel Henry à la suite de Maine de Biran. La poussée intérieure d'affirmation de la vie singulière en son étreinte du monde permet, si on la prend comme source, comme origine, de déplacer le point de vue de l'objet au sujet, de l'extériorité vouée à l'inerte à l'animation du questionnement subjectif, de la nécessité à la liberté. Si Dieu est ce Peut-être en lequel l'être humain se reconnaît en dépit des « discontinuités de son histoire »<sup>20</sup>, selon les termes d'Henri Meschonnic, du fait qu'elle se trame au singulier, son existence s'avère indissociable de la présence humaine. Paul Valéry énonçait que le poème prenait sa valeur « dans l'indissolubilité du son et du sens »<sup>21</sup> ; nous pourrions le paraphraser pour parler, dans notre perspective, d'indissolubilité de l'individu et de sa double altérité, le devenir et la seconde personne, ce « *Tu* inné »<sup>22</sup> dont parle Martin Buber. N'oublions pas que Claude Vigée, dès son plus jeune âge, avait saisi qu'il s'agissait de « dompter le temps »<sup>23</sup>, établissant également avec le Tu de l'histoire humaine une relation intime : « Tu m'as donné le temps pour que je le sculpte : ne m'as-tu pas modelé par avance ? »<sup>24</sup> La poésie des Psaumes bibliques n'est pas loin en sa quête d'un interlocuteur qui donne un sens, d'un même mouvement, à l'existence singulière et à l'histoire. On saisit combien Hegel peut être véritablement l'*ennemi intime* du poète puisque l'histoire, en cette indissolubilité du devenir et de cette seconde personne qui est une oreille, n'absorbe plus le singulier, mais y puise sa source. « Et seront bénies en toi toutes les familles de la terre des hommes et en ta descendance » (*Au commencement*, 28, 14)<sup>25</sup>. L'alliance se scelle en effet, à chaque fois, avec des individus saisis dans cette intersubjectivité du devenir.

Claude Vigée s'est particulièrement intéressé à Jacob et Abraham, mais également à Jonas, la commune mesure entre ces trois figures étant leur rapport à la parole efficace, c'est-à-dire, en fait, performative, ainsi qu'elle apparaît dès le début de la Genèse avec : « Et Dieu a dit qu'il y ait la lumière / Et il y a eu la lumière » (*Au commencement*, 1, 3)<sup>26</sup>. Notons qu'Henri Meschonnic, considérant la syntaxe originale, nous signale dans ses notes que « la première chose créée a été la lumière. Pas le ciel et la terre. »<sup>27</sup> On sait que Claude Vigée a cherché le « soleil sous la mer », titre qu'il a donné à son anthologie poétique, déjà nommée ci-dessus, de 1972. Il développe, dans *L'extase et l'errance*, en 1982, ce motif de la lumière saisie au cœur de la matière, « dans la roche fracturée des blocs de cristaux semblables à du quartz teinté de jaune »<sup>28</sup>. Ces « deux éléments constitutants », qui « se trouvent en état de tension dans la matrice gravide de la montagne-mère », s'identifient à « l'œuvre de l'esprit » qui « procède de l'œuvre de chair »<sup>29</sup>, car cette dernière enfante « les poèmes, ces éclats de lumière mâle enfouis, comme le soleil sous la mer, dans la matrice obscure de la montagne »<sup>30</sup>. Le langage poétique, « grain de semence »<sup>31</sup>, acte d'engendrement de l'être, est donc performatif. Il est l'acte de vivre perçu dans le miroir de la conscience. Cette manifestation, portée à l'oreille

- 
- 20 Henri Meschonnic, Avant-propos à Bernard Groethuysen, *Anthropologie philosophique* (1953). Paris Gallimard Idées, 2012, p. 5.
  - 21 Paul Valéry, « Poésie et pensée abstraite », *Variété V* (1944), in *Variété III, IV et V*. Paris : Gallimard Folio, 2002, p. 683.
  - 22 Martin Buber, *Je et Tu* (1923). Présentation inédite de Robert Misrahi. Paris : Aubier, 2012, p. 60.
  - 23 Claude Vigée, « Trois Nocturnes », in *L'Homme naît grâce au cri*. Paris : Seuil Points, 2013, p. 33.
  - 24 Claude Vigée, « Bûcher de ténèbres », in *ibid.*, p. 29.
  - 25 Henri Meschonnic, *Au commencement*, *op. cit.*, p. 136.
  - 26 *Ibid.*, p. 27.
  - 27 *Ibid.*, p. 243.
  - 28 Claude Vigée, *L'extase et l'errance*. Paris : Grasset, 1982, p. 12.
  - 29 *Ibid.*, p. 27.
  - 30 *Ibid.*, pp. 22-23.
  - 31 *Ibid.*, p. 23.

d'autrui, atteste de la valeur de la vie, *valeur* se déduisant du latin *valere*, qui désigne la bonne santé, la vigueur, la vie non entravée, en somme. La parole mène la vie charnelle et terrestre vers son extase dans l'instant inscrit au sein du devenir, dans la continuité du récit. Il s'agit d'une « reprise », selon les termes de Kierkegaard, qui s'appuie sur Job et sur Abraham pour définir ce concept. Lorsque j'ai lu à Claude cette phrase du philosophe danois dans *Crainte et Tremblement* (1843) : « ... il est grand de saisir l'éternité, mais il est plus grand encore de recouvrer le temporel après y avoir renoncé »<sup>32</sup>, il m'a dit qu'il s'agissait bien de cela, que c'était tout à fait cela. Dans *La reprise* (1843), livre publié la même année, Kierkegaard, considérant le Livre de Job, décrit ainsi ce recouvrement : « Job est béni et il a reçu tout *au double*. – Cela s'appelle une *reprise*. »<sup>33</sup>

Dans le langage s'effectue le travail de la conscience réflexive, ce « rien de lumière »<sup>34</sup> dont parle Robert Misrahi, ce retour sur soi qui n'a d'autre dessein que ce mouvement lui-même, et qui est liberté. C'est Rudolf Kassner, dédicataire de la Huitième élégie de Duino, qui décrit ce retour, dans un essai qu'il avait lu à Rilke « au cours de l'avant-dernier hiver de la première guerre mondiale »<sup>35</sup> : « Dans le monde du dogme nous faisons un mouvement fini vers nous-mêmes ou bien nous voulons toujours dire autre chose. Dans le monde de la liberté, nous signifions ce que nous sommes, grâce justement à ce mouvement infini qui nous porte vers nous-mêmes. »<sup>36</sup> Ce retour est liberté, car il instaure à chaque fois un nouveau commencement. Il s'agit bien d'un mouvement poétique gagnant les profondeurs et l'informe afin de les mener, dans l'instant, à la lumière, ce qui ne va pas sans peine. Claude Vigée intitule son essai sur Jonas : « Jonas ou l'angoisse devant la mission prophétique »<sup>37</sup>. Il présente ce personnage comme « l'homme de la descente » qui s'effraie de parvenir à l'extase de la parole. « Il choisit le chemin de l'involution. »<sup>38</sup> Cette renaissance de Jonas par la parole, qui fait ressurgir le moi et la mémoire, et que Claude Vigée compare à la « reprise » de Job,<sup>39</sup> s'appelle, chez Kierkegaard, « choix éthique ». Pour le philosophe danois, il s'agit d'affirmer la légitimité du singulier à l'égard du général, ou de l'universel. L'individu, s'assumant comme tel, ne se crée ni ne se connaît, deux opérations impliquant une dualité entre sujet et objet, mais se choisit, ou naît à lui-même en pleine conscience de ce qu'il peut, envisageant le bien comme liberté et le mal à travers le repentir, ce qui veut dire qu'il éprouve ce que Kierkegaard nomme « différence absolue »<sup>40</sup>. Par ce choix de l'instant singulier, l'individu intègre sa propre histoire « dans laquelle il reconnaît une identité avec lui-même »<sup>41</sup>. Le choix éthique consiste donc en une intériorisation du singulier comme puissance de fécondation du devenir. Le Moi puise en lui-même son au-delà ; il se ressource aux origines muettes pour surgir comme lumière, sans succomber sous le fardeau du passé. Le devenir se profile comme incessante reprise, sur le modèle du *vav* conversif, dont Claude m'a parlé dans un entretien pour

32 Søren Kierkegaard, *Crainte et Tremblement* (1843). Edition de Charles Le Blanc. Paris : Rivages Poche, 1999, p. 57.

33 Søren Kierkegaard, *La reprise* (1843). Edition de Nelly Viallaneix. Paris : Garnier-(Flammarion, 1990, p. 156.

34 Robert Misrahi, *Construction d'un château* (1981). Paris : Entrelacs, 2006, p. 20.

35 Rudolf Kassner, *Evocations et paraboles*. Traduction de Geneviève Bianquis. Paris : Plon, 1956, pp. 275-276.

36 *Ibid.*, pp. 9-10.

37 Claude Vigée, *Dans le creuset du vent*. Paris : Parole et Silence, 2003, p. 55.

38 *Ibid.*, p. 56.

39 *Ibid.*, p. 80.

40 Søren Kierkegaard, *ou bien... ou bien...* (1843). Paris : Gallimard tel, 1984, p. 512.

41 *Ibid.*, p. 507.

*Temporel*<sup>42</sup> : « Le *vav* (le « crochet ») conversif ouvre la prison mentale du passé, et le lance, délivré, c'est-à-dire rendu présent, dans le circuit incessant de la vie créatrice. Lestés de ce passé-présent pulsant, nous pouvons nous projeter renouvelés dans l'avenir. » Ce signe, convertissant le passé en futur, et *vice versa*, marque la qualité dialectique du moment présent de la parole, qui s'inscrit dans une dynamique de l'inaccompli. Notre durée intérieure est un incessant mouvement de ressourcement et de jaillissement. Comme l'a exprimé Emile Benveniste, la parole nous fonde comme sujets au sein d'une société. Nous ne percevons pas de rupture dans le récit ; il ne s'agit pas de mort et de résurrection, mais de retour sur soi et de surrection, pour employer un terme de Claude Vigée, qui met en relief la qualité épique de l'existence humaine.

*Aventure épique plutôt qu'impasse tragique*

Comme le révèle le passage des *Argonautiques* que j'ai cité au tout début de mon propos, l'épopée se préoccupe de surmonter, de franchir, de restaurer l'Ouvert et le sentiment de liberté au sein de l'épreuve existentielle. Que ce soit dans le songe de l'échelle ou dans l'épisode de la lutte avec l'ange, la nuit se fait passage initiatique et la métamorphose se saisit à l'aube, instant de passage à la lumière, moment de la révélation. J'ai décrit Jacob comme le premier personnage picaresque.<sup>43</sup> En effet, il n'est ni roi ni héros (mi-divin, mi-humain), ne doit son éléction qu'à son opiniâtreté et mène une existence ardue, faite de hauts et de bas et de nombreuses allées et venues. Le genre picaresque d'ailleurs, né en Espagne au seizième siècle, confirme ses attaches au judaïsme, notamment dans l'œuvre de Mateo Alemán, *Le gueux* ou *La vie de Guzman d'Alfarache* (1599 et 1604). Le *picaro* ne cesse d'affronter l'inconnu, et de connaître tous les revers, toutes les ambivalences de ce « peut-être » qui bée sans cesse devant nous. Dans *La Lune d'hiver* (1970), Claude Vigée relève la différence fondamentale entre perspective épique et irréversibilité tragique. « Don Quichotte », écrit-il, « roman d'aventure. Le roman, par définition, est engouffrement dans l'avenir, comme une pierre que l'on jette dans le vent noir. Venir vers, expérience faite avec l'abîme, avance dans le temps inconnu. »<sup>44</sup> L'esprit étreint dans le roman conçu comme œuvre épique « l'intimité des personnages étirés dans le temps »<sup>45</sup> sans la mettre brutalement à jour, à la différence de la psychologie et de la psychanalyse, qui réinstaurent les déterminismes propres au tragique. Claude Vigée nomme Racine et le jansénisme. Si nous remontons aux sources, à saint Augustin lui-même, nous trouvons énoncé ce même décentrement du sujet, son impuissance à l'égard de ce que la psychanalyse a dénommé *pulsion*, sa maladie. Dans son *Anthropologie philosophique* (1953), Bernard Groethuysen met bien en relief la souffrance qui s'attache à ce dualisme du corps et de l'âme. « L'homme de saint Augustin ne peut s'accepter comme il est. Il se dresse contre lui-même. Les conditions anthropologiques deviennent le problème fondamental. L'homme souffre de sa condition humaine. Il ne peut s'admettre tel qu'il est. Il a honte de lui-même, il a honte de sa misère. »<sup>46</sup> Claude Vigée a abondamment critiqué, dans *Les Artistes de la Faim* (1960) notamment, cette « tradition du refus » qui prend sa source chez saint Augustin et se poursuit avec Pascal et les jansénistes ainsi

42 Claude Vigée, *Temporel* n° 2, 2006, <http://temporel.fr/Claude-Vigee-Entretien>

43 Anne Mounic, *Jacob ou l'être du possible*, op. cit., p. 11.

44 Claude Vigée, *La Lune d'hiver*, op. cit., pp. 307-308.

45 *Ibid.*, p. 308.

46 Bernard Groethuysen, *Anthropologie philosophique*. Paris : Gallimard, 1957, p. 111.

qu'avec Racine, qui « peint l'enfer de l'esclavage humain »<sup>47</sup>. Le moi se replie dans le refus du monde et de lui-même, abhorrant son être charnel. Le retour sur soi, « l'inceste heureux », se fait impossible sinon dans une perspective tragique, qui dresse l'inéluctable contre l'avenir et déclare le moi « haïssable »<sup>48</sup> : « Si le mystère de l'instant futur est deviné, conditionné et prévisible, il n'y a plus de nuit, unique source du roman. Quand les constructions de caractère dévoilant ont démasqué le destin des hommes, la tragédie demeure seule possible, comme chez Racine. Là tout est déjà fixé, prédestiné, selon les normes psychologiques du jansénisme. Il ne reste plus qu'à montrer ce qui était impliqué dans l'engrenage du temps humain, à réciter le jour dans son déploiement fatal. »<sup>49</sup>

Comme Chestov, dont Claude m'a dit avoir lu tous les ouvrages dont parle Benjamin Fondane, le poète récuse ce qui rend vaine son aspiration. Comment, en effet, « danser vers l'abîme », ainsi qu'il l'exprimera en 2004, en se souvenant notamment de Nietzsche, mais également de Baudelaire et de Pascal (« Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant. / – Hélas ! tout est abîme, – action, désir, rêve »<sup>50</sup>), si l'avenir est clos par le déterminisme de l'éternel retour du Même ? Si l'on souhaite maintenir toujours la possibilité du commencement, si l'on souhaite se tourner vers l'Ouvert et puiser à l'infini, il faut incessamment convertir la forme à l'informe, comme l'indiquait le titre choisi par Claude Vigée du recueil d'essais réédités en 2011 : *Rêver d'écrire le temps de la forme à l'informe*. Il y décrit, dans un essai initialement paru en 1967 dans *Moisson de Canaan*, l'« acte poétique », mettant en relief cette « puissante énergie indistincte » précédant la « fonte verbale » et « grâce à laquelle le langage traditionnel peut être transformé en signes nouveaux, porteurs de valeurs auparavant tues »<sup>51</sup>. L'œuvre, en cette poussée singulière, contredit le point de vue rétrospectif de la nécessité, qu'il soit celui des philosophes limitant l'être à la seule raison, ou celui du *Fatum*, qui soumet jusqu'au divin dans sa clôture tragique. En son insistance sur l'énergie et son usage du mot « fonte », évoquant la forge, Claude Vigée se rapproche du poète forgeron de Blake. *L'amor fati* fait de l'aspiration au commencement une présomption en contestant le caractère unique de l'épreuve et du passage, que Nietzsche pourtant célébrait, se référant aux Argonautes, dans *Le Gai Savoir*. On se souvient de cet enthousiasme des « Argonautes de l'Idéal »<sup>52</sup>, qui s'accompagne toutefois d'une impatience à l'égard de la réalité, proche de celle de l'Artiste de la Faim : « ... hélas ! que maintenant rien n'arrive plus à nous rassasier ! » Qualifiant une telle démarche d'inhumaine eu égard à « tout ce qui jusqu'à présent a été sérieux »<sup>53</sup>, Nietzsche conclut sur ce que je lis comme un paradoxe, puisque le tragique est précisément clôture : « ... la tragédie commence... »

Face à cette exaspération de la pensée occidentale, Claude Vigée s'en remet à son « serviteur Germe »<sup>54</sup>, suivant en cela la tradition biblique à double titre. Tout d'abord, dans Isaïe 4, 2, Jérémie 23, 5 ou Zacharie 3, 8,

47 Claude Vigée, « La Princesse de Clèves et la tradition du refus » (*Les Artistes de la Faim*, 1960), in *Etre poète pour que vivent les hommes*. Paris : Parole et Silence, 2006, p. 179.

48 Blaise Pascal, Pensée 455, in *Pensées*. Edition de Léon Brunschicg. Paris : Le Livre de Poche, 1978, p. 209.

49 Claude Vigée, *La Lune d'hiver*, op. cit., p. 308.

50 Charles Baudelaire, « Le gouffre », in *Les Fleurs du Mal* (1857). Paris : Le Livre de Poche, p. 204.

51 Claude Vigée, « L'acte poétique » (*Moisson de Canaan*, 1967), in *Etre poète pour que vivent les hommes*. Paris : Orizons, 2011, p. 402.

52 Friedrich Nietzsche, *Le Gai Savoir* (1881-1887). Edition de Marc Sautet. Traduction d'Henri Albert. Paris : Le Livre de Poche, 1997, p. 421.

53 *Ibid.*, p. 422.

54 Claude Vigée, « L'alliance des géodes » (2013), in *L'homme naît grâce au cri*, op. cit., p. 287.

qu'il soit nommé « plante du Seigneur » ou « Rejeton », ce « Germe » a trait au peuple d'Israël, à la communauté, à la Présence, marquant ainsi non seulement le lien indissociable entre le principe divin et ceux qui cherchant son écoute, le rendent effectif, mais également son caractère premier d'engendrement, sa qualité d'ouvert et de possible. Contrairement à saint Augustin, aux jansénistes et aux tenants du déterminisme psychologique, Claude Vigée pense que la plénitude se trouve à portée de l'être humain dans l'acte poétique qui unit en lui les mondes et rend la nuit féconde. Nous effectuons donc une reprise du commencement puisque le Germe est cette lumière première qui n'existe que de s'ouvrir grâce à la puissance fécondante des lettres d'où se déduisent les engendremens, comme l'indique le *Zohar*. « ... 'Au commencement' (*béréchit*) c'est la clef qui enferme le tout et qui ouvre et ferme. [...] 'Au commencement' (*béréchit*), terme composé d'un mot révélant (*chit* = six) et d'un mot enfermant (*bara* = créer). *Bara* (créer) est toujours un mot inaccessible, qui ferme et n'ouvre pas. »<sup>55</sup>

### *Du Germe et de l'échelle*

L'échelle des anges représente cette unité dynamique de l'être, également mise en valeur dans les pratiques chamaniques. Dans *Dans le silence de l'aleph*, le poète la compare à « l'arbre mental des *sefiroth* »<sup>56</sup>, en fait « le lieu de jonction du dehors et du dedans, de l'alpha et de l'oméga entre lesquels se boucle chaque destin », y rassemble les « sons, les mots, la parole créatrice, le germe du devenir des enfants de Jacob » et la proclame « échelle phallique du souffle, érigée à partir de la roche de Beth-El jusqu'au royaume de l'Eïn-Sof, le sans-fin transcendantal que figure le firmamentensemencé d'étoiles »<sup>57</sup>. Loin du « nihilisme à l'égard du monde »<sup>58</sup> des artistes de la faim, cette représentation de l'être par lui-même concilie intériorité et extériorité, temps et espace, fécondité poétique et sexuelle, dans l'acte du sujet, origine de lui-même en son souffle qui est aussi son au-delà et sa lumière. Revenons à « L'alliance des géodes », que je cite en son entier pour la commodité du lecteur.

#### *L'alliance des géodes*

Dans les géodes jumelles  
 Qui dorment encore  
 Sous la terre aveugle  
 Selon un jeu de miroirs muets,  
 Les cloches de pierres oubliées  
 Sonnent pour annoncer  
 L'échange des éclairs d'amour :  
 Invisibles d'abord cachés en nous.  
 Mais vient à passer sur les hommes  
 La herse du temps en gésine,

- 233 -

<sup>55</sup> *Le Zohar*, Tome I, *op. cit.*, p. 41.

<sup>56</sup> Claude Vigée, *Dans le silence de l'aleph*. Paris : Albin Michel, 1992, p. 52.

<sup>57</sup> *Ibid.*, pp. 52-53.

<sup>58</sup> Claude Vigée, « La Princesse de Clèves et la tradition du refus » (*Les Artistes de la Faim*, 1960), in *Etre poète pour que vivent les hommes*, *op. cit.*, p. 179.

Alors elle portera au grand jour  
Mille fruits de feu solitaires.  
Et voici, né de sa jeune nuit,  
Le double matin des géodes !  
Le défaut cristallin des cœurs  
Murmure en fulgurant  
Son secret : l'étoile souterraine,  
Le lis de mer épanoui dans le ciel noir.  
Ainsi mon serviteur Germe  
A trouvé son épouse :  
Pour eux, la double vie commence.

Le 8 janvier 2013 (avec le souvenir poignant de l'hiver 1940 à Deauville.)

On retrouve au début de ce poème la lumière cachée au creux de la terre, à la façon des « couronnes solaires de calcite »<sup>59</sup> dans leurs « géodes lourdes de cristal », décrites dans *L'extase et l'errance* (1982), et qui évoquent également les étincelles celées dans les écorces, que décrit la Kabbale. C'est pour Claude Vigée ce feu intérieur dont le poème est une trace vivante, puisqu'engendrant dans l'oreille d'autrui. Elles témoignent de cet instant premier de l'informe, avant que la vision n'ait établi sa distance intersubjective et que la réflexivité se manifeste dans la parole. Dans cet état informe originel ne préexistent que la gémellité première et sa capacité réflexive, les « miroirs muets » figurant pour moi ce « *Tu* inné » de Martin Buber, dont j'ai parlé plus haut. Cette prédisposition du singulier au dialogue, en lui-même, avec le devenir et avec autrui, instaure ce « lieu de nulle part » que les Cabalistes figurent comme « Palais » et qui naissant en l'esprit de la réflexion de la lumière. Là est l'ouverture primordiale, la possibilité des « éclairs d'amour : / Invisibles d'abord cachés en nous ». Je parlais plus haut du paradoxe de l'être singulier, que « la herse du temps en gésine » exprime avec force. La herse blesse la terre, mais permet de l'ensemencer. La manifestation au jour de notre être de nuit est parturition, qui féconde l'émerveillement : « Mille fruits de feu solitaires ». « Mille » est le nombre de l'infini et du merveilleux. Par sa fécondité sur l'échelle de l'être et le mystère du devenir, l'individu s'associe au multiple ainsi qu'à l'illimité. C'est l'incomplétude humaine qui est source de plénitude, puisque celle-ci naît de l'intersubjectivité heureuse qui allie intériorité (le *Tu* inné) et extériorité (le *Tu* de l'énigmatique altérité ainsi que du devenir). Cette gémellité rend possible le retour sur soi qu'est la reprise, qui fait de l'orage un « atout »<sup>60</sup>, puisque, dans les termes d'Henri Meschonnic commentant le « Peut-être » d'Exode, 3, 14 : « L'inaccompli ne cesse de s'accomplir. »<sup>61</sup> L'arrachement permet que vive la promesse de « l'étoile souterraine », autre nom du « soleil sous la mer » ou des cristaux blottis dans la matrice terrestre. En d'autres termes, le secret de la transcendance se révèle au plus intime de l'immanence, – le singulier –, et la plénitude tient à cet incessant va-et-vient sur l'échelle des anges : « Le lis de mer épanoui dans le ciel noir ». Si le poète, comme le devenir, s'approprie

59 Claude Vigée, *L'extase et l'errance*, op. cit., p. 12.

60 Søren Kierkegaard, *La reprise*, op. cit., p. 160.

61 Henri Meschonnic, *Les Noms*. Traduction de l'Exode. Paris : Desclée de Brouwer, 2003, p. 219.

cette métamorphose en parlant de « *mon serviteur Germe* », cette troisième personne qui conclut le poème, avant l'évocation du « souvenir poignant de l'hiver 1940 à Deauville », donne à la « herse » tout son tranchant, mais la continuité du récit est préservée, transcendant même la rupture tragique, l'impasse du sacrifice. Non « la tragédie commence... » comme chez Nietzsche, mais « la double vie commence » – une vie dans laquelle le possible du *Tu* maintient la réponse dans le questionnement même. L'oreille demeure attentive parce que, selon les termes de Franz Rosenzweig, la « réalité maintient la vérité »<sup>62</sup>, manière philosophique d'affirmer l'« unité d'une structure vivante »<sup>63</sup> qui « imite celle, également cadencée, des amants ». Claude Vigée souhaite produire une œuvre « toujours en mouvement où la dualité serait le moteur même de l'unité initiale et future ». Il mêle ainsi dans ses judans le poème et la prose et se dit le « secrétaire du Lieu séparé »<sup>64</sup>, c'est-à-dire de cette intimité source du sujet, ce qui est « saint » en l'être humain, c'est-à-dire à la fois distinct, sur le mode du Je, et ouvert sur le mode du Tu, en cette intersubjectivité heureuse de la parole. « Poète, j'ai longtemps souhaité rejoindre et émouvoir les autres en cette zone cachée de leur être où se situe le Lieu Séparé. A travers les songes, l'errance, les souvenirs, les perceptions concrètes du monde, les désirs d'objets, j'ai seulement voulu atteindre et rappeler en eux, en le touchant, ou en le désignant de loin, ce qui est séparé. »<sup>65</sup>

Au regard de l'intention de cette poétique, il valait bien d'y apporter chacun notre réponse personnelle. Le propos n'est pas déplacé et nous mène, je crois, au cœur de l'œuvre. Pour ma part, je continue de considérer la poésie comme une forme de spiritualité moderne, comme « seuil, passage, rythme de l'existence sans cesse en métamorphose », mais je pense désormais que c'est justement cet élan partagé, cette utopie toujours recommencée, comme la mer de Paul Valéry dans « Le cimetière marin », qui peut s'appeler Dieu, ou simplement participer du « divin », comme me suggérerait de le nommer Robert Misrahi. Le Nom de toute façon est imprononçable, car toujours en suspens. Telle est la promesse de l'inaccompli. Le langage de Claude Vigée est un « langage heureux »<sup>66</sup>, comme le disait pour lui-même Michel Henry, langage heureux au cœur de l'étreinte, dans ce paradoxe du *trotzdem*, malgré tout. Et le langage heureux est par essence communicatif, sur le mode métamorphique de l'intériorité. Il est lié à l'« inceste heureux », qui est fidélité à l'origine. Revenant à sa petite enfance dans le premier tome d'*Un panier de boublon*, Claude Vigée décrit la « béatitude »<sup>67</sup> qu'il éprouve après le biberon (*dr Schoppe*, la chope, en alsacien) : « Respirer immobile, en accord avec mon corps dont la présence est perçue tout à coup comme amie, la compagne de jeu intime et pourtant extérieure à mon regard qui l'explore. Première expérience de l'inceste heureux avec le monde réel. » L'« inceste heureux », en somme, c'est le choix de la vie réconciliée avec l'esprit grâce à un langage poétique incarné ; c'est l'affirmation toujours reprise de cette seconde naissance révélée dans le nom finalement adopté définitivement, *Hay 'Ani*, *Vie j'ai* (Isaïe 49, 18). Dans l'utopie de la parole, la vie atteint à sa splendeur.

- 235 -

62 Franz Rosenzweig, *L'Etoile de la Rédemption* (1921). Paris : Seuil, 2003, p. 35.

63 Claude Vigée, *L'extase et l'errance*, *op. cit.*, p. 13.

64 *Ibid.*, p. 14.

65 *Ibid.*, pp. 13-14.

66 Michel Henry, *Phénoménologie de la vie*, Tome 3. *De l'art et du politique*. Paris : P.U.F., 2004, p. 322.

67 Claude Vigée, *Un panier de boublon*, Tome 1, *La verte enfance du monde*. Paris : Lattès, 1994, p. 172.

